

distinguaient par des médailles et ces symboles. Les uns des médailles de saint Georges, les autres celle de saint Guillaume; quelques-unes avaient pour symbole un lion, une panthère, etc. Les excès commis par ces coteries, leurs querelles particulières, leurs intrigues, les dévastations qu'ils firent, rendirent coupables, voilà ce qui remplit l'histoire d'Alsace jusqu'à ce que la maison d'Autriche, représentée par Albert II (1438-1439), puis par Frédéric III (1440-1493), eût repris le sceptre impérial. Pendant le règne semi-séculaire de ce dernier, l'Alsace continua à se développer et à grandir dans ses municipalités, dans sa vie artistique et scientifique, sous l'administration des électeurs palatins, dont la puissance s'était singulièrement accrue. Elle fut cependant profondément troublée par la sanglante guerre des Armagnacs, dont la cause était la réclamation par les Suisses des anciens domaines de la maison de Habsbourg sur les bords du Rhin. Après de sanglantes batailles, où Anglais, Français, Lorrains et Ecossais vinrent prendre la défense des Armagnacs, Sigismond, comte d'Alsace, vendit au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, tout ce qui lui appartenait dans le landgraviat d'Alsace, le Brisgau, le Sundgau et le comté de Ferrette. Ces domaines furent placés sous l'administration de Pierre d'Hagenbach, nommé landvogt. C'était un homme vaillant, mais d'un caractère dur et despotique, qui souleva tous les esprits par ses violences. Les principales villes se révoltèrent contre lui; on s'empara de sa personne, et, après jugement, il fut décapité (1474). Son suzerain, Charles le Téméraire, se prépara aussitôt à venger le landvogt et à punir les rebelles; mais il échoua. Les Alsaciens rappellèrent alors Sigismond, leur comte.

Dans ce tableau général de l'histoire alsacienne durant cette période, nous ne parlons point des querelles accidentelles qui, fort heureusement, n'agitérent qu'une partie des populations. Telle est, dans le Bas-Rhin, la lutte de la famille de la Petite-Pierre (Lützelstein) avec la maison palatine (1447-1452); la guerre des Linange avec les Lichtenberg; celle de ces derniers avec l'électeur palatin et la guerre de Wissembourg avec Frédéric le Victorieux; dans le Haut-Rhin, l'invasion de la Lorraine par Wersich Boch de Stauffenberg, la lutte entre les Hohenlandsparg et les Hattstatt, la guerre dite *Papparkrieg* de Mulhouse, enfin, la lutte entre les cantons suisses et la maison d'Autriche sur le territoire de Mulhouse et dans le Sundgau.

Tous ces conflits n'empêchèrent pas néanmoins un grand mouvement artistique et littéraire de se produire. Un habitant de Strasbourg, Gutenberg, avait la gloire d'établir dans cette ville l'imprimerie, qu'il avait inventée; la cathédrale s'élevait, successivement embellie et complétée par les soins de nombreux architectes construits en confrérie; une foule d'autres monuments religieux étaient construits ainsi que des châteaux; la peinture, représentée par la famille des Schœn, avait atteint son apogée. Enfin, une école d'humanistes s'établissait à Schelestadt, qui devait produire, un demi-siècle plus tard, des érudits et des écrivains d'un mérite éminent, dignes d'entrer en lice avec les génies distingués de la Renaissance.

Le règne de Maximilien, si brillant au point de vue littéraire, constitue un véritable temps d'arrêt, une halte pacifique entre les troubles commués et la lutte simplifiée, mais terrible, du xv et du xvii. Lorsque éclata le mouvement de la Réforme, l'Alsace devint l'une des contrées les plus tourmentées par les dissensions religieuses. Accourant à la voix des disciples de Luther, les paysans se formèrent en bandes, dont quelques-unes obéissaient à des chefs qui, comme François de Sickingen, n'outenaient la Réforme que pour s'approprier les richesses du clergé catholique, dont Luther attaquait l'opulence. Ces soulèvements donnèrent en peu de temps une grande importance à la religion nouvelle. Strasbourg devint un centre pour les protestants et leur servit de refuge. Calvin y fut reçu bourgeois en 1539 et y enseigna durant deux ans dans un collège fondé par les magistrats pour former des savants capables de tenir tête aux docteurs de l'Eglise romaine. Nous ne pouvons, dans un résumé aussi rapide, que présenter un tableau général et succinct de ces luttes grandioses dont l'Alsace fut l'un des principaux théâtres. Les princes Charles-Quint, débarrassés pour un temps de ses guerres avec la France et voulant arrêter en Allemagne les progrès du protestantisme, eut imposé, en 1549, le rétablissement du culte catholique, il ne put vaincre en Alsace les résistances des partisans de Luther. La paix même de Religion, publiée à Augsburg en 1555, ne put les arrêter, et ils finirent par triompher. La religion réformée se répandit dans la basse Alsace. Une longue et terrible lutte s'établit entre Jean-Guillaume de Brandebourg, représentant des idées protestantes, et Charles de Lorraine, défenseur du catholicisme. Les princes protestants formèrent, sous le nom d'Union évangélique, une ligue pour défendre leur culte. Les troupes françaises de l'Alsace jusqu'à ce que le traité de Westphalie, conclu par le duc de

Lorraine, vint mettre fin à ces désastres et sanglantes guerres de religion. Mais l'Alsace ne jouit pas longtemps de la paix. En 1619, l'élection de l'électeur palatin, Frédéric V, comme roi de Bohême, par les mécontents de ce pays, et l'imprudente acceptation de ce prince avaient donné le signal de la guerre de Trente ans. Nous ne pouvons suivre les diverses phases de cette sanglante tragédie, à laquelle l'Alsace servit de théâtre durant de longues années. Successivement saccagée par les vainqueurs ou les vaincus, qui envahirent cette province, elle fut encore violente dans ses municipalités, dans sa vie artistique et scientifique, et le théâtre d'Ernest de Mansfeld, espèce d'aventurier qui se jeta en 1621 sur l'Alsace et saccagea villes et châteaux, Léopold, évêque de Strasbourg, devint maître du pays et y rétablit la religion catholique dans ses anciennes prérogatives. Enfin, Gustave-Adolphe vint relever en Allemagne le parti protestant. Strasbourg le considéra comme un sauveur. Agissant comme Etat souverain, indépendant de l'empereur et de l'électeur de l'Alsace, vendit au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, tout ce qui lui appartenait dans le landgraviat d'Alsace, le Brisgau, le Sundgau et le comté de Ferrette. Ces domaines furent placés sous l'administration de Pierre d'Hagenbach, nommé landvogt. C'était un homme vaillant, mais d'un caractère dur et despotique, qui souleva tous les esprits par ses violences. Les principales villes se révoltèrent contre lui; on s'empara de sa personne, et, après jugement, il fut décapité (1474). Son suzerain, Charles le Téméraire, se prépara aussitôt à venger le landvogt et à punir les rebelles; mais il échoua. Les Alsaciens rappellèrent alors Sigismond, leur comte.

Dans ce tableau général de l'histoire alsacienne durant cette période, nous ne parlons point des querelles accidentelles qui, fort heureusement, n'agitérent qu'une partie des populations. Telle est, dans le Bas-Rhin, la lutte de la famille de la Petite-Pierre (Lützelstein) avec la maison palatine (1447-1452); la guerre des Linange avec les Lichtenberg; celle de ces derniers avec l'électeur palatin et la guerre de Wissembourg avec Frédéric le Victorieux; dans le Haut-Rhin, l'invasion de la Lorraine par Wersich Boch de Stauffenberg, la lutte entre les Hohenlandsparg et les Hattstatt, la guerre dite *Papparkrieg* de Mulhouse, enfin, la lutte entre les cantons suisses et la maison d'Autriche sur le territoire de Mulhouse et dans le Sundgau.

Tous ces conflits n'empêchèrent pas néanmoins un grand mouvement artistique et littéraire de se produire. Un habitant de Strasbourg, Gutenberg, avait la gloire d'établir dans cette ville l'imprimerie, qu'il avait inventée; la cathédrale s'élevait, successivement embellie et complétée par les soins de nombreux architectes construits en confrérie; une foule d'autres monuments religieux étaient construits ainsi que des châteaux; la peinture, représentée par la famille des Schœn, avait atteint son apogée. Enfin, une école d'humanistes s'établissait à Schelestadt, qui devait produire, un demi-siècle plus tard, des érudits et des écrivains d'un mérite éminent, dignes d'entrer en lice avec les génies distingués de la Renaissance.

Le règne de Maximilien, si brillant au point de vue littéraire, constitue un véritable temps d'arrêt, une halte pacifique entre les troubles commués et la lutte simplifiée, mais terrible, du xv et du xvii. Lorsque éclata le mouvement de la Réforme, l'Alsace devint l'une des contrées les plus tourmentées par les dissensions religieuses. Accourant à la voix des disciples de Luther, les paysans se formèrent en bandes, dont quelques-unes obéissaient à des chefs qui, comme François de Sickingen, n'outenaient la Réforme que pour s'approprier les richesses du clergé catholique, dont Luther attaquait l'opulence. Ces soulèvements donnèrent en peu de temps une grande importance à la religion nouvelle. Strasbourg devint un centre pour les protestants et leur servit de refuge. Calvin y fut reçu bourgeois en 1539 et y enseigna durant deux ans dans un collège fondé par les magistrats pour former des savants capables de tenir tête aux docteurs de l'Eglise romaine. Nous ne pouvons, dans un résumé aussi rapide, que présenter un tableau général et succinct de ces luttes grandioses dont l'Alsace fut l'un des principaux théâtres. Les princes Charles-Quint, débarrassés pour un temps de ses guerres avec la France et voulant arrêter en Allemagne les progrès du protestantisme, eut imposé, en 1549, le rétablissement du culte catholique, il ne put vaincre en Alsace les résistances des partisans de Luther. La paix même de Religion, publiée à Augsburg en 1555, ne put les arrêter, et ils finirent par triompher. La religion réformée se répandit dans la basse Alsace. Une longue et terrible lutte s'établit entre Jean-Guillaume de Brandebourg, représentant des idées protestantes, et Charles de Lorraine, défenseur du catholicisme. Les princes protestants formèrent, sous le nom d'Union évangélique, une ligue pour défendre leur culte. Les troupes françaises de l'Alsace jusqu'à ce que le traité de Westphalie, conclu par le duc de

Lorraine, vint mettre fin à ces désastres et sanglantes guerres de religion. Mais l'Alsace ne jouit pas longtemps de la paix. En 1619, l'élection de l'électeur palatin, Frédéric V, comme roi de Bohême, par les mécontents de ce pays, et l'imprudente acceptation de ce prince avaient donné le signal de la guerre de Trente ans. Nous ne pouvons suivre les diverses phases de cette sanglante tragédie, à laquelle l'Alsace servit de théâtre durant de longues années. Successivement saccagée par les vainqueurs ou les vaincus, qui envahirent cette province, elle fut encore violente dans ses municipalités, dans sa vie artistique et scientifique, et le théâtre d'Ernest de Mansfeld, espèce d'aventurier qui se jeta en 1621 sur l'Alsace et saccagea villes et châteaux, Léopold, évêque de Strasbourg, devint maître du pays et y rétablit la religion catholique dans ses anciennes prérogatives. Enfin, Gustave-Adolphe vint relever en Allemagne le parti protestant. Strasbourg le considéra comme un sauveur. Agissant comme Etat souverain, indépendant de l'empereur et de l'électeur de l'Alsace, vendit au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, tout ce qui lui appartenait dans le landgraviat d'Alsace, le Brisgau, le Sundgau et le comté de Ferrette. Ces domaines furent placés sous l'administration de Pierre d'Hagenbach, nommé landvogt. C'était un homme vaillant, mais d'un caractère dur et despotique, qui souleva tous les esprits par ses violences. Les principales villes se révoltèrent contre lui; on s'empara de sa personne, et, après jugement, il fut décapité (1474). Son suzerain, Charles le Téméraire, se prépara aussitôt à venger le landvogt et à punir les rebelles; mais il échoua. Les Alsaciens rappellèrent alors Sigismond, leur comte.

Lorraine, vint mettre fin à ces désastres et sanglantes guerres de religion. Mais l'Alsace ne jouit pas longtemps de la paix. En 1619, l'élection de l'électeur palatin, Frédéric V, comme roi de Bohême, par les mécontents de ce pays, et l'imprudente acceptation de ce prince avaient donné le signal de la guerre de Trente ans. Nous ne pouvons suivre les diverses phases de cette sanglante tragédie, à laquelle l'Alsace servit de théâtre durant de longues années. Successivement saccagée par les vainqueurs ou les vaincus, qui envahirent cette province, elle fut encore violente dans ses municipalités, dans sa vie artistique et scientifique, et le théâtre d'Ernest de Mansfeld, espèce d'aventurier qui se jeta en 1621 sur l'Alsace et saccagea villes et châteaux, Léopold, évêque de Strasbourg, devint maître du pays et y rétablit la religion catholique dans ses anciennes prérogatives. Enfin, Gustave-Adolphe vint relever en Allemagne le parti protestant. Strasbourg le considéra comme un sauveur. Agissant comme Etat souverain, indépendant de l'empereur et de l'électeur de l'Alsace, vendit au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, tout ce qui lui appartenait dans le landgraviat d'Alsace, le Brisgau, le Sundgau et le comté de Ferrette. Ces domaines furent placés sous l'administration de Pierre d'Hagenbach, nommé landvogt. C'était un homme vaillant, mais d'un caractère dur et despotique, qui souleva tous les esprits par ses violences. Les principales villes se révoltèrent contre lui; on s'empara de sa personne, et, après jugement, il fut décapité (1474). Son suzerain, Charles le Téméraire, se prépara aussitôt à venger le landvogt et à punir les rebelles; mais il échoua. Les Alsaciens rappellèrent alors Sigismond, leur comte.

1254. Conrad V, comte d'Alsace, décapité en 1268. Avec lui finit le duché d'Alsace.
 COMTES ET LANDGRAVES DE LA BASSE ALSACE OU NORDAUX.
 684. Adalbert, fils aîné d'Adalric ou Athic, duc d'Alsace.
 690. Ethicon, auteur des maisons de Lorraine et d'Égisheim, frère d'Adalbert. Il meurt en 720.
 720. Albéric, fils d'Ethicon.
 736. Ruthard, petit-neveu d'Ethicon.
 777. Eberhard Ier, fils d'Albéric.
 778. Ulrich ou Udalric, dont l'origine est inconnue.
 864. Adalbert II, d'origine douteuse.
 888. Eberhard III, fils d'Eberhard II.
 900. Hugues, fils du précédent.
 940. Eberhard IV.
 951. Hugues II.
 984. Eberhard V.
 996. Hugues III.
 1000. Eberhard VI, frère de Hugues III.
 1027. Wesslon, d'origine inconnue.
 1035. Hugues IV, fils de Hugues II.
 1049. Henri, fils du précédent.
 1065. Gérard, fils de Gérard, comte d'Égisheim.
 1072. Hugues V, fils de Henri, sans enfant.
 1089. Godefroy Ier, fils de Folmar, comte de Metz.
 1129. Thierry, fils du précédent.
 1150. Godefroy II, mort en 1178, sans enfant.
 1178. Frédéric Ier, empereur. Il retient le landgraviat.
 1192. Siegebert, comte de Werd.
 1228. Henri, fils du précédent.
 1233. Henri-Siegebert.
 1278. Jean Ier.
 1308. Ulrich, frère de Jean Ier.
 1344. Jean II, petit-fils, par sa mère, d'Ulrich, son père était Frédéric d'Éttingen et son oncle Louis.
 1359. Jean de Lichtenberg, beau-frère de Jean II, mort en 1385, évêque de Strasbourg.
 Le titre de landgrave de la basse Alsace est ensuite porté par les évêques de Strasbourg.

COMTES ET LANDGRAVES DE LA HAUTE ALSACE OU SUNDGAU.
 673. Rodebert.
 722. Eberhard, fils d'Adalbert, duc d'Alsace, meurt en 747.
 769. Garin.
 770. Pirahillon.
 800. Luitfrid Ier, fils de Luitfrid, duc d'Alsace.
 825. Erchangier.
 829. Gérolé.
 835. Hugues Ier, fils de Luitfrid. Il meurt en 837.
 877. Luitfrid II, fils du précédent.
 887. Hugues II, fils de Luitfrid II.
 890. Luitfrid III, frère de Hugues II. Il meurt vers 910.
 896. Bernard.
 912. Luitfrid IV, fils de Luitfrid III.
 926. Gontran le Riche, fils du précédent.
 954. Luitfrid V, frère de Gontran.
 977. Luitfrid VI.
 1000. Othon.
 1001. Gisbert.
 1048. Beringer.
 1052. Cunon.
 1063. Rodolphe, fils de Kanzelin, comte d'Alsace.
 1084. Othon II.
 1090. Othon II, premier comte héréditaire.
 1111. Adalbert II, frère d'Othon II.
 1141. Werinhaire.
 1180. Adalbert III, on Albert le Riche.
 1199. Rodolphe II l'Ancien ou le Paisible.
 1232. Albert IV le Sage et Rodolphe III le Taciturne, par indivis. Le second meurt en 1247.
 1249. Rodolphe IV, fils d'Albert le Sage (c'est l'empereur Rodolphe de Habsbourg).
 1273. Albert V, Hartmann, Rodolphe V, conjointement.
 1299. Rodolphe VI et Frédéric Ier, fils d'Albert V.
 1307. Léopold Ier le Hardi, après la mort de son frère Rodolphe.
 1326. Albert VI le Sage et Othon III le Hardi, frères de Léopold.
 1358. Rodolphe VII, Albert VII et Léopold II, fils d'Albert le Sage.
 1386. Léopold III le Superbe, fils de Léopold II.
 1411. Frédéric II, frère du précédent.
 1439. Sigismond, fils de Frédéric. Il meurt en 1466.
 1489. Maximilien, empereur, cousin de Sigismond.
 1519. Charles-Quint, petit-fils de Maximilien.
 1521. Ferdinand Ier, frère de Charles.
 1564. Ferdinand II.
 1595. Rodolphe, fils de Maximilien II.
 1630. Léopold, petit-fils de Ferdinand Ier.
 1639. Ferdinand-Charles, fils de Léopold.

La paix de Westphalie ne pouvait pas changer instantanément la situation désastreuse qu'il se trouvait l'Alsace. D'ailleurs, des difficultés sans nombre attendaient les vainqueurs. Ce n'était pas en vain que cette magnifique contrée était restée pendant sept siècles au pouvoir des Allemands; par les mœurs, par la langue, par le costume, par

les traditions, elle était devenue elle-même allemande, et si une partie de ses habitants se réjouit d'abord de se voir enlevés à la domination germanique qui leur avait causé tant de maux, ce fut avec la secrète espérance que désormais l'Alsace serait considérée comme un pays neutre. Les termes du traité de Westphalie semblaient assez obscurs pour justifier de telles pensées.

Le gouvernement de l'Alsace fut confié par Louis XIV à Louis de Lorraine, comte d'Harcourt, grand écuyer de France, qui le céda, en 1689, au cardinal Mazarin. Celui-ci mourut avant d'en prendre possession et ce fut son neveu, le duc de Mazarin, qui le remplaça (1661). Dès 1658, un conseil souverain fut installé à Ensisheim pour rendre la justice aux habitants de toute la province, et conformément aux lois et coutumes locales, sans aucune innovation. Il fut permis de plaider en latin, en français ou en allemand; les arrêts devaient être rédigés en français ou en latin. En 1662, le duc Armand de Mazarin, ayant convoqué à Haguenau les députés des villes, obtint la reconnaissance solennelle des droits de sa charge. Un décret fut rendu qui exemptait pendant six ans de tout impôt les Français et les étrangers du culte catholique qui venaient s'établir en Alsace; enfin, il fut permis aux habitants de venir prendre dans les forêts royales le bois nécessaire pour réparer les maisons que la guerre avait détruites. Les habitants riches, cependant, ne furent pas exemptés de ces taxes, tenant à conserver leurs privilèges, se montraient toutes dévouées à l'Empire; mais la possession fut confirmée à la France par des traités des Pyrénées (1659), puis par la paix de Nimègue (1679), de Ryswick (1697) et de Rastadt (1714). Les derniers landgraves de la nouvelle Alsace furent le comte de Tournon comte indemnité de leurs droits. Cette concession comprenait, dans le Sundgau, les bailliages de Ferrette, Altkirch, Belfort, Thann, Landser; les comtés de Ribeauvillé, de Wissembourg et de Blamberg; les baronnies de Mersebourg et de Froberg; les deux landgraviats de haute et de basse Alsace; enfin la préfecture de Haguenau, composée des dix villes impériales de la basse Alsace: Haguenau, Wissembourg, Landau, Oberheim, Rosheim, Munster, Kaisersberg et Turckheim. Quant à Strasbourg, ce ne fut que plus tard qu'elle fut définitivement incorporée à la France; pendant longtemps, elle se maintint à maintenir sa neutralité entre la France et l'empire d'Allemagne. Enfin, en 1681, le 30 septembre, grâce aux mesures énergiques de Louvois, grâce surtout aux victoires de Turin et de Marsaglia, le Sundgau fut occupé par nos troupes.

Un des premiers soins de Louis XIV fut de fortifier l'Alsace. Il fit construire d'importants ouvrages de défense à Strasbourg, à Metz, à Colmar, à Landau, à Wissembourg, au passage entre Brisach et Bâle et protégea la haute Alsace. Quelques années après, le fort de Landau. Ces travaux eurent pour résultats de préserver la contrée de l'invasion étrangère, mais ils ne parvinrent à favoriser la défense dans la guerre de la succession d'Espagne. Les habitants étaient déjà alors Français de cœur. La prospérité dans leur nouvelle situation, le souvenir de la gloire de leurs pères, le développement rapide qu'ils avaient pris, tout cela favorisait le changement. Au moment de la réunion, en 1648, l'Alsace tout entière ne contenait pas plus de 250,000 habitants; les impôts, sévèrement perçus et inégalement répartis, pesaient sur les habitants de 200,000 francs par an. Au bout de quelques années, la fortune du pays était doublée et le nombre de ses habitants considérablement accru. En 1789, le produit des impôts se montait à 9 millions, et une population de 700,000 individus payait cette somme, non sans murmurer, mais sans se sentir oppressée comme l'était la génération de la fin du xviii^e siècle.

Après les guerres du règne de Louis XIV, l'Alsace jouit d'un calme profond, qui fut extrêmement favorable à son développement commercial et intellectuel. Strasbourg devint le siège de l'intendance de la province, et fut le point central de la France et de la navigation. Le gouverneur y résidait, avec un nombreux état-major, une forte garnison, une nuée de fonctionnaires. Toutefois, cette transformation ne touchait encore que la société aristocratique de la province; dans la moyenne bourgeoisie protestante, la langue et les mœurs restèrent allemandes jusque vers le milieu du xviii^e siècle. Mais, sous le règne de Louis XVI, le noyau de la société française, formé autour du pouvoir administratif et militaire et autour de la cour souveraine de Colmar, s'était agrandi et avait absorbé la plus grande partie des habitants. Il restait bien encore, sans doute, des bourgeois protestants, des luthériens de vieille roche, revêches aux nouvelles institutions et qui voyaient avec méfiance l'envahissement d'une langue et d'habitudes qui leur venaient sous l'égide du culte romain; mais ces derniers résistants vont se dissiper sous le souffle puissant de la Révolution française.

En 1789, l'Alsace était une des provinces les plus prospères de la France; elle avait avec les passions qui ont été de tous les temps. D'autres passions de Godefroy sur l'Alsace avaient pris une extension remarquable. Néanmoins les Alsaciens embrassèrent avec ardeur les principes de la Révolution. Des feux de joie avaient accueilli à Strasbourg la nouvelle de la prise de la Bastille; des clubs s'organisèrent, et l'on remplaça l'administrateur municipal par un conseil d'échevins chargé d'étudier les réformes les plus pressantes. Le savant et habile Frédéric Diezmann exerça une influence très grande sur les sympathies de la province. Mais bientôt arrivèrent les décrets qui divisaient l'Alsace en deux départements, Haut-Rhin et Bas-Rhin; l'Alsace avait cessé d'exister. Elle ne devait revivre qu'en 1871, mais pour être, avec la Lorraine, incorporée au nouvel empire d'Allemagne. En 1648, les Allemands nous livrèrent l'Alsace couverte de ruines; il nous revint en 1871, elle couverte de ruines avant de nous la reprendre en 1871. Entre ces deux dates néfastes, l'Alsace a connu, sous la domination française, deux cent vingt deux ans d'admirable prospérité; elle s'en souviendra.

— Littérature. Bien que l'Alsace n'ait pas, à proprement parler, une littérature originale et que ses écrivains nationaux aient tout à fait parlé la langue latine, la langue allemande et la langue française, l'activité intellectuelle de cette contrée offre des caractères si particuliers qu'il nous paraît intéressant de retracer les différentes phases. Réfugié d'abord dans les convents, la littérature alsacienne est exclusivement religieuse; elle s'affranchit peu à peu, et poètes et chroniqueurs racontent les faits et gestes de savants théologiens et d'éloquents prédicateurs; bientôt après, les érudits, les philosophes et les archéologues, attentifs aux travaux de l'Allemagne, se livrent à l'étude de l'Alsace, des baronnies de Mersebourg et de Froberg; les deux landgraviats de haute et de basse Alsace; enfin la préfecture de Haguenau, composée des dix villes impériales de la basse Alsace: Haguenau, Wissembourg, Landau, Oberheim, Rosheim, Munster, Kaisersberg et Turckheim. Quant à Strasbourg, ce ne fut que plus tard qu'elle fut définitivement incorporée à la France; pendant longtemps, elle se maintint à maintenir sa neutralité entre la France et l'empire d'Allemagne. Enfin, en 1681, le 30 septembre, grâce aux mesures énergiques de Louvois, grâce surtout aux victoires de Turin et de Marsaglia, le Sundgau fut occupé par nos troupes.

Un des premiers soins de Louis XIV fut de fortifier l'Alsace. Il fit construire d'importants ouvrages de défense à Strasbourg, à Metz, à Colmar, à Landau, à Wissembourg, au passage entre Brisach et Bâle et protégea la haute Alsace. Quelques années après, le fort de Landau. Ces travaux eurent pour résultats de préserver la contrée de l'invasion étrangère, mais ils ne parvinrent à favoriser la défense dans la guerre de la succession d'Espagne. Les habitants étaient déjà alors Français de cœur. La prospérité dans leur nouvelle situation, le souvenir de la gloire de leurs pères, le développement rapide qu'ils avaient pris, tout cela favorisait le changement. Au moment de la réunion, en 1648, l'Alsace tout entière ne contenait pas plus de 250,000 habitants; les impôts, sévèrement perçus et inégalement répartis, pesaient sur les habitants de 200,000 francs par an. Au bout de quelques années, la fortune du pays était doublée et le nombre de ses habitants considérablement accru. En 1789, le produit des impôts se montait à 9 millions, et une population de 700,000 individus payait cette somme, non sans murmurer, mais sans se sentir oppressée comme l'était la génération de la fin du xviii^e siècle.

Après les guerres du règne de Louis XIV, l'Alsace jouit d'un calme profond, qui fut extrêmement favorable à son développement commercial et intellectuel. Strasbourg devint le siège de l'intendance de la province, et fut le point central de la France et de la navigation. Le gouverneur y résidait, avec un nombreux état-major, une forte garnison, une nuée de fonctionnaires. Toutefois, cette transformation ne touchait encore que la société aristocratique de la province; dans la moyenne bourgeoisie protestante, la langue et les mœurs restèrent allemandes jusque vers le milieu du xviii^e siècle. Mais, sous le règne de Louis XVI, le noyau de la société française, formé autour du pouvoir administratif et militaire et autour de la cour souveraine de Colmar, s'était agrandi et avait absorbé la plus grande partie des habitants. Il restait bien encore, sans doute, des bourgeois protestants, des luthériens de vieille roche, revêches aux nouvelles institutions et qui voyaient avec méfiance l'envahissement d'une langue et d'habitudes qui leur venaient sous l'égide du culte romain; mais ces derniers résistants vont se dissiper sous le souffle puissant de la Révolution française.

En 1789, l'Alsace était une des provinces les plus prospères de la France; elle avait avec les passions qui ont été de tous les temps. D'autres passions de Godefroy sur l'Alsace avaient pris une extension remarquable. Néanmoins les Alsaciens embrassèrent avec ardeur les principes de la Révolution. Des feux de joie avaient accueilli à Strasbourg la nouvelle de la prise de la Bastille; des clubs s'organisèrent, et l'on remplaça l'administrateur municipal par un conseil d'échevins chargé d'étudier les réformes les plus pressantes. Le savant et habile Frédéric Diezmann exerça une influence très grande sur les sympathies de la province. Mais bientôt arrivèrent les décrets qui divisaient l'Alsace en deux départements, Haut-Rhin et Bas-Rhin; l'Alsace avait cessé d'exister. Elle ne devait revivre qu'en 1871, mais pour être, avec la Lorraine, incorporée au nouvel empire d'Allemagne. En 1648, les Allemands nous livrèrent l'Alsace couverte de ruines; il nous revint en 1871, elle couverte de ruines avant de nous la reprendre en 1871. Entre ces deux dates néfastes, l'Alsace a connu, sous la domination française, deux cent vingt deux ans d'admirable prospérité; elle s'en souviendra.

Après les guerres du règne de Louis XIV, l'Alsace jouit d'un calme profond, qui fut extrêmement favorable à son développement commercial et intellectuel. Strasbourg devint le siège de l'intendance de la province, et fut le point central de la France et de la navigation. Le gouverneur y résidait, avec un nombreux état-major, une forte garnison, une nuée de fonctionnaires. Toutefois, cette transformation ne touchait encore que la société aristocratique de la province; dans la moyenne bourgeoisie protestante, la langue et les mœurs restèrent allemandes jusque vers le milieu du xviii^e siècle. Mais, sous le règne de Louis XVI, le noyau de la société française, formé autour du pouvoir administratif et militaire et autour de la cour souveraine de Colmar, s'était agrandi et avait absorbé la plus grande partie des habitants. Il restait bien encore, sans doute, des bourgeois protestants, des luthériens de vieille roche, revêches aux nouvelles institutions et qui voyaient avec méfiance l'envahissement d'une langue et d'habitudes qui leur venaient sous l'égide du culte romain; mais ces derniers résistants vont se dissiper sous le souffle puissant de la Révolution française.

En 1789, l'Alsace était une des provinces les plus prospères de la France; elle avait avec les passions qui ont été de tous les temps. D'autres passions de Godefroy sur l'Alsace avaient pris une extension remarquable. Néanmoins les Alsaciens embrassèrent avec ardeur les principes de la Révolution. Des feux de joie avaient accueilli à Strasbourg la nouvelle de la prise de la Bastille; des clubs s'organisèrent, et l'on remplaça l'administrateur municipal par un conseil d'échevins chargé d'étudier les réformes les plus pressantes. Le savant et habile Frédéric Diezmann exerça une influence très grande sur les sympathies de la province. Mais bientôt arrivèrent les décrets qui divisaient l'Alsace en deux départements, Haut-Rhin et Bas-Rhin; l'Alsace avait cessé d'exister. Elle ne devait revivre qu'en 1871, mais pour être, avec la Lorraine, incorporée au nouvel empire d'Allemagne. En 1648, les Allemands nous livrèrent l'Alsace couverte de ruines; il nous revint en 1871, elle couverte de ruines avant de nous la reprendre en 1871. Entre ces deux dates néfastes, l'Alsace a connu, sous la domination française, deux cent vingt deux ans d'admirable prospérité; elle s'en souviendra.

— Littérature. Bien que l'Alsace n'ait pas, à proprement parler, une littérature originale et que ses écrivains nationaux aient tout à fait parlé la langue latine, la langue allemande et la langue française, l'activité intellectuelle de cette contrée offre des caractères si particuliers qu'il nous paraît intéressant de retracer les différentes phases. Réfugié d'abord dans les convents, la littérature alsacienne est exclusivement religieuse; elle s'affranchit peu à peu, et poètes et chroniqueurs racontent les faits et gestes de savants théologiens et d'éloquents prédicateurs; bientôt après, les érudits, les philosophes et les archéologues, attentifs aux travaux de l'Allemagne, se livrent à l'étude de l'Alsace, des baronnies de Mersebourg et de Froberg; les deux landgraviats de haute et de basse Alsace; enfin la préfecture de Haguenau, composée des dix villes impériales de la basse Alsace: Haguenau, Wissembourg, Landau, Oberheim, Rosheim, Munster, Kaisersberg et Turckheim. Quant à Strasbourg, ce ne fut que plus tard qu'elle fut définitivement incorporée à la France; pendant longtemps, elle se maintint à maintenir sa neutralité entre la France et l'empire d'Allemagne. Enfin, en 1681, le 30 septembre, grâce aux mesures énergiques de Louvois, grâce surtout aux victoires de Turin et de Marsaglia, le Sundgau fut occupé par nos troupes.

Un des premiers soins de Louis XIV fut de fortifier l'Alsace. Il fit construire d'importants ouvrages de défense à Strasbourg, à Metz, à Colmar, à Landau, à Wissembourg, au passage entre Brisach et Bâle et protégea la haute Alsace. Quelques années après, le fort de Landau. Ces travaux eurent pour résultats de préserver la contrée de l'invasion étrangère, mais ils ne parvinrent à favoriser la défense dans la guerre de la succession d'Espagne. Les habitants étaient déjà alors Français de cœur. La prospérité dans leur nouvelle situation, le souvenir de la gloire de leurs pères, le développement rapide qu'ils avaient pris, tout cela favorisait le changement. Au moment de la réunion, en 1648, l'Alsace tout entière ne contenait pas plus de 250,000 habitants; les impôts, sévèrement perçus et inégalement répartis, pesaient sur les habitants de 200,000 francs par an. Au bout de quelques années, la fortune du pays était doublée et le nombre de ses habitants considérablement accru. En 1789, le produit des impôts se montait à 9 millions, et une population de 700,000 individus payait cette somme, non sans murmurer, mais sans se sentir oppressée comme l'était la génération de la fin du xviii^e siècle.

Après les guerres du règne de Louis XIV, l'Alsace jouit d'un calme profond, qui fut extrêmement favorable à son développement commercial et intellectuel. Strasbourg devint le siège de l'intendance de la province, et fut le point central de la France et de la navigation. Le gouverneur y résidait, avec un nombreux état-major, une forte garnison, une nuée de fonctionnaires. Toutefois, cette transformation ne touchait encore que la société aristocratique de la province; dans la moyenne bourgeoisie protestante, la langue et les mœurs restèrent allemandes jusque vers le milieu du xviii^e siècle. Mais, sous le règne de Louis XVI, le noyau de la société française, formé autour du pouvoir administratif et militaire et autour de la cour souveraine de Colmar, s'était agrandi et avait absorbé la plus grande partie des habitants. Il restait bien encore, sans doute, des bourgeois protestants, des luthériens de vieille roche, revêches aux nouvelles institutions et qui voyaient avec méfiance l'envahissement d'une langue et d'habitudes qui leur venaient sous l'égide du culte romain; mais ces derniers résistants vont se dissiper sous le souffle puissant de la Révolution française.

En 1789, l'Alsace était une des provinces les plus prospères de la France; elle avait avec les passions qui ont été de tous les temps. D'autres passions de Godefroy sur l'Alsace avaient pris une extension remarquable. Néanmoins les Alsaciens embrassèrent avec ardeur les principes de la Révolution. Des feux de joie avaient accueilli à Strasbourg la nouvelle de la prise de la Bastille; des clubs s'organisèrent, et l'on remplaça l'administrateur municipal par un conseil d'échevins chargé d'étudier les réformes les plus pressantes. Le savant et habile Frédéric Diezmann exerça une influence très grande sur les sympathies de la province. Mais bientôt arrivèrent les décrets qui divisaient l'Alsace en deux départements, Haut-Rhin et Bas-Rhin; l'Alsace avait cessé d'exister. Elle ne devait revivre qu'en 1871, mais pour être, avec la Lorraine, incorporée au nouvel empire d'Allemagne. En 1648, les Allemands nous livrèrent l'Alsace couverte de ruines; il nous revint en 1871, elle couverte de ruines avant de nous la reprendre en 1871. Entre ces deux dates néfastes, l'Alsace a connu, sous la domination française, deux cent vingt deux ans d'admirable prospérité; elle s'en souviendra.

Après les guerres du règne de Louis XIV, l'Alsace jouit d'un calme profond, qui fut extrêmement favorable à son développement commercial et intellectuel. Strasbourg devint le siège de l'intendance de la province, et fut le point central de la France et de la navigation. Le gouverneur y résidait, avec un nombreux état-major, une forte garnison, une nuée de fonctionnaires. Toutefois, cette transformation ne touchait encore que la société aristocratique de la province; dans la moyenne bourgeoisie protestante, la langue et les mœurs restèrent allemandes jusque vers le milieu du xviii^e siècle. Mais, sous le règne de Louis XVI, le noyau de la société française, formé autour du pouvoir administratif et militaire et autour de la cour souveraine de Colmar, s'était agrandi et avait absorbé la plus grande partie des habitants. Il restait bien encore, sans doute, des bourgeois protestants, des luthériens de vieille roche, revêches aux nouvelles institutions et qui voyaient avec méfiance l'envahissement d'une langue et d'habitudes qui leur venaient sous l'égide du culte romain; mais ces derniers résistants vont se dissiper sous le souffle puissant de la Révolution française.